

Golias-France • BP 3045
69605 Villeurbanne Cedex
Tél. 04 78 03 87 47
Fax 04 78 84 42 03
www.golias-news.fr
e-mail : redaction.golias@orange.fr

Radioscopie

- « Les Éblouis »

5

Focus

- Jésus au risque de la psychanalyse

22

L'aventure chrétienne

- La cathédrale, l'argent et le christianisme : penser le don
- Comment suis-je devenu post chrétien ?

42

Directeur de la rédaction : Christian Terras

Directeur de la publication : Luc Terras

Secrétariat de rédaction & Maquette :

Vincent Farnier, Alexandre Ballario

Comité de rédaction :

Eva Lacoste, Ginol Hoel, Paul Ariès, Paul Gauthier, Pascal Janin, Jean Molard, Olivier Vilain, Michel Théron

Correspondants :

Sandro Magister (Italie), Peter Hertel (Allemagne)

Traductions

Johannès Blum (allemand), Carmine Casarin (italien), Jean van der Høeden (néerlandais)

Conception graphique

Christine Cizeron

Informatique : Alain Bourdeau

Documentation : Colette Gauthier

Crédit Photos : Golias / Tous droits réservés sauf mention contraire sous la photo

Illustration de la Une : © Pyramide distribution

Accord rédactionnel :

Publik Forum (Allemagne) ;

National Catholic Reporter (USA),

Kirche Intern (Autriche), *Adista* (Italie).

Édité par GOLIAS, SARL au capital de 50 155,73 euros

Actionnaires principaux : Christian Terras, Luc Terras

Impression : Chevillon Imprimeur (89) - Informations relatives aux caractéristiques environnementales de la publication, conformément à l'article 2 de l'arrêté du 28 décembre 2016 pris en application de l'article D.543-212-3 du Code de l'environnement : Origine du papier : Espagne – taux de fibres recyclées : 0 – Certification des fibres utilisées : PEFC – Eutrophisation T Tot (Kg/T) 0.02. Commission paritaire n° 11221 82608 ISSN : 1247-3669 Dépôt légal à date de parution Bimestriel 10.50 euros Abonnement 1 AN : 63 euros (6n°/an)



Certifié PEFC
iso14001

COMMENT SUIS-JE DEVENU

post chrétien ?

Je suis né en terre chrétienne. D'une mère de prêtres. Et aujourd'hui, à 78 ans, je ne suis plus ni prêtre ni chrétien. Ma vie a débuté par le Dieu catholique et il en est sorti. A présent atteint d'un cancer incurable, je mourrai sans l'invoquer ni plus ni moins qu'un autre.

Comment cela a-t-il pu m'arriver ? Telle est la question à laquelle je m'efforce de répondre dans mon dernier livre¹. Pas à pas j'y raconte ma montée vers l'autel et mon enfouissement dans les bidonvilles du Chili d'Allende. Applaudi par l'immense majorité des catholiques de ce pays, le coup d'état du 11 Septembre 1973 marque la fin de ma vie antérieure. Le Dieu au nom duquel il fut perpétré par Pinochet ne pouvait plus être le mien.

J'ai longtemps cru que ce coup par certains qualifié de « divin » était la cause de tout. Et puis notre vieille Europe post chrétienne s'est trouvée confrontée à l'émergence d'un islam souvent sanguinaire. Ce « retour du religieux » m'a amené à allonger et élargir la perspective.

Dans notre pays, on parle enfin des prêtres pédophiles, de leurs enfants et des religieuses qu'ils ont violées. Des prêtres défroqués, on a jusqu'ici peu parlé (sauf en cas de mariage) : ils se comptent pourtant par milliers. Mais beaucoup sont trop embarrassés par leur passé pour prendre la parole et l'Eglise n'a aucune envie de les entendre. Pour son catéchisme, le prêtre c'est Dieu qui le fait et lui il n'est pas comme nous : ce qu'il fait il le fait super bien du premier coup et pour toujours. Et ce qu'il fait, nul ne peut le défaire. Voilà pourquoi, un ex prêtre, ça ne peut pas exister. Un débaptisé, c'est pareil.

Les déchristianisés au cours du dernier demi-siècle, se comptent pourtant par millions. Ils font l'objet d'innombrables statistiques et sondages mais aux itinéraires par eux parcourus, personne ne semble beaucoup s'intéresser.

Il reste que les cheminements de tous ces « partis » pourraient utilement éclairer la compréhension des crises actuelles.

Ecrire ce livre m'a au moins permis de mieux me connaître moi-même et de découvrir par exemple, qu'avant d'être jugé, le cardinal Barbarin nous avait accusés, nous les « *défroqués* », d'avoir fait plus de mal que les prêtres pédophiles ! Plus sérieusement, j'ai découvert que l'Incarnation marquait la fin de toutes les religions. C'est par cette porte que je suis sorti du christianisme.

Tout est allé très vite : la chrétienté, les Lumières, la démocratie chrétienne, le concile, l'espérance socialiste - puisqu'il fallait que se réalisent les promesses de l'évangile - le fascisme, j'ai eu de la chance : ces siècles d'histoire, je les ai parcourus en trente-trois ans.

D'abord la chrétienté ; la chrétienté, c'est en gros quand le christianisme parvenait à soumettre toute la société à l'adoration de son Dieu. En 1940, dans le Rouergue où je suis né, sa version catholique était encore aux commandes. Pendant des siècles, mes ancêtres avaient mis leur point d'honneur à résister aux assauts de la république et du

progrès. De toutes ses forces conservateur dans une France déjà devenue « *pays de mission* », l'Aveyron qui m'a engendré était une exception.

« Un inceste sacré. »

Exceptionnel avait été son refus de la séparation de l'Eglise et de l'état. Exceptionnelles étaient ses convictions pétainistes : après la débâcle, l'évêque, Mgr Challiol proclame que le maréchal « *est un chef providentiel et (que) son régime est porteur de la conception française et chrétienne* ». On croirait entendre un évêque chilien saluant Pinochet. Le préfet Marion n'est pas moins enthousiaste. Coïncidence ? Les deux se prénomment Charles, comme moi.

Au dire de mon père, à la question que feras-tu quand tu seras grand ? Je n'avais pas 4 ans que je répondais « évêque ! »

Une bonne dizaine de cornettes et de soutanes ont entouré mon berceau; le plus décisif de ces ensoutanés fut mon tonton Jean. Son emprise sur maman fut immense et elle lui a fourni

le ventre indispensable à sa reproduction à lui ; un inceste sacré ! On n'était pas prêtre de père en fils mais d'oncle à neveu. Assurer la relève étant son premier devoir, un bon curé avait l'obligation de passer en revue les aptitudes à la maternité sacerdotale de chacune de ses paroissiennes. Et en priorité celles de ses propres sœurs.

Avec quelques 500 habitants, la commune de Saint Juéry le château ne comptait pas moins de trois paroisses : chacune dotée d'un curé à plein temps. Aujourd'hui, pour avoir une messe célébrée par un prêtre africain ou indien, il faut parcourir plus de dix kilomètres

La religion catholique et son clergé tenaient tout, le ventre des femmes et celui des vaches ; le linceul et les langes ; le vrai et le faux ; l'honneur et l'infamie ; la place publique et le secret des consciences. Les questions et les réponses : au catéchisme on les apprenait également par cœur.

De la naissance à la tombe, une vie sous le regard de Dieu et celui d'un voisinage aussi immobile que de sourcilleuse mémoire. La tatillonne reproduction du passé était la règle et du dehors ne pouvait venir que du danger. Dans cette forteresse assiégée par l'incroyance alentour, pas d'autre fenêtre sur le monde que celle ouverte par l'obligation missionnaire.

Missionnaire, voilà l'idéal qui a fourni au petit paysan que j'étais son premier stock de rêves, aventures et voyages. Des images pieuses de ces héros, il y en avait sur presque toutes les cheminées et dans tous les missels. Le récit de leurs exploits nourrissait les conversations des veillées, le sermon du curé et les leçons de catéchisme. Avec un « *parti pour toujours* » pour 582 habitants, mon diocèse d'origine détient le record de l'élan missionnaire français. J'insiste un peu parce que cette fenêtre, j'en ai moi aussi profité pour m'échapper.

Je n'avais pas atteint mon cinquième anniversaire que j'étais mis au couvent des sœurs de St Joseph de Cluny. A partir de ma dixième année, j'ai enfilé 3 séminaires : un petit à



Saint Afrique, un grand (à Rodez) pour la philosophie dite scholastique et un universitaire (à Toulouse) pour une maîtrise de théologie. J'ai été ordonné prêtre le 25 Décembre 1965. Juste après la fin du concile. A cette date, j'étais déjà étudiant en Sciences politiques à Louvain: dans cette ville belge, il y avait un Collegium pro America Latina et une université préoccupée de ce sous-continent. Depuis la fin de mon service militaire, j'étais « *celui qui veut partir en Amérique Latine* ». N'allez surtout pas croire que parce qu'obligé, mon parcours fut un long fleuve tranquille.

« Je ne vous vois pas autre chose que prêtre ! »

En classe de cinquième, le supérieur me caressa là où il n'aurait pas dû. Déjà déniaisé par un adulte, je n'en fus pas traumatisé.

Et pourtant, que le péché de la chair me rendait irrémédiablement coupable, je le savais par expérience ; pendant toute ma jeunesse, l'impureté (ainsi s'abstenait-on de parler de masturbation) a été le péché mortel le plus habituel de

mes confessions hebdomadaires. Au nom de Dieu en personne, le prêtre m'absolvait. Et pourtant lui le savait aussi bien que moi que j'étais en train de me parjurer puisque la résolution de ne point rechuter, j'étais incapable de la tenir ! Total je n'étais jamais sûr d'être pardonné.

Surtout la question de savoir si oui ou non, j'étais appelé, restait sans réponse. Le « *Viens, suis moi* » adressé par Jésus aux disciples qu'il voulait introduire dans son intimité la plus sacrée, est-ce que j'en étais ou non le destinataire ? Cet appel divin m'avait-il été adressé ? L'avais-je ou non entendu ? Pendant toutes mes années de séminaire, ces questions essentielles m'ont littéralement obsédé. Comme la réponse négative était la moins vertueuse, j'étais piégé.

A la fin de ma première, une retraite au monastère de Bonnetcombe devait me permettre de décider enfin et ce fut le prédicateur qui décida pour moi ; comme je lui parlais en détail de l'invincibilité de mon péché solitaire - j'étais prêt à mentir un peu pour être sûr d'avoir tout confessé - il leva l'index de la main droite : « *Tout cela, je le sais... j'ai beaucoup prié pour vous et je ne vous vois pas autre chose que prêtre.* » De retour dans ma cellule, j'ai vomi et rougi de mon sang le lavabo blanc : je serais sacrifié et l'avais bien mérité. Mon indulgence envers moi-même m'avait fait gaspiller l'occasion.

Ce prédicateur était le supérieur du grand séminaire et aujourd'hui je ne peux m'empêcher de penser : autant avoir mis une fille entre les mains d'un maquereau pour savoir si elle voulait être putain.

Au lieu de constater que ma *castitas* n'était pas du tout *probata* et que je devais retourner dans le monde, mes pères spirituels firent semblant de croire que je pourrais me délivrer de mon vice.

Sinon ? Sinon, je serais le plus souvent en état de péché mortel. S'agissant d'un prêtre s'appêtant à célébrer le saint sacrifice de la messe, on peut parler de sacrilège. Et alors ?

Devaient penser tous ces gardiens du temple, il faut bien que le peuple de Dieu ait des pasteurs. Si le sperme n'a pas eu le temps de sécher dans leur culotte, ce n'est pas notre affaire.

Voilà comment, en 1958, je suis « monté » de Saint Afrique à Rodez ; à la fin de ma première année de grand séminaire, j'ai obtenu le bac avec mention bien. Le 25 Janvier 1959, Jean XXIII annonçait son intention de convoquer un concile. C'est peu dire que j'appartiens à la génération que les catholiques conservateurs n'ont cessé de vilipender.

N'ai-je pas été averti du prévisible effondrement de la chrétienté qui m'avait enfanté ? Si, je l'ai été. Par la fiancée de mon frère aîné ex séminariste et encore plus clairement par mon curé : « *Nous sommes une fin de race.* » J'avais quatorze ans, dans la sacristie, après la messe que je venais de lui servir. Ce coup de couteau, je ne l'ai jamais oublié mais à l'époque, il ne m'a pas atteint. Et pourquoi ne m'a-t-il pas atteint ? Parce qu'en régime de chrétienté un prêtre est toujours crédible quand il administre un sacrement et

incroyable quand il doute de l'éternité de son Eglise. Douter, c'est déjà céder à la tentation et de fil en aiguille courir le risque d'aller en enfer. Pour me rendre compte de ce que j'étais, il a fallu que je prenne de la distance et ça n'a pas été facile.

L'immoralité du service militaire

Des putes, des chansons paillardes et une cuite en plus, le service militaire aurait pu me fournir l'occasion de prendre la clé des champs. Il n'en fut rien. Pour bien montrer que je ne me laisserai pas corrompre par l'ambiance des chambrées, j'arrivai à la caserne d'Orange en soutane et d'emblée fis savoir que le « *Tu ne tueras pas* » de l'évangile je le prenais au sérieux. Jugé « *anarchiste et communiste* » par mon capitaine, je ne fus pas envoyé en Algérie et finis deuxième classe à Colmar. L'aumônier de la caserne me trouva « *virulent* ». Mais je ne fus pas objecteur de conscience. Mes objections, je les avais exposées au supérieur du grand séminaire de Rodez (oui, celui de la retraite) et il les avait réfutées : « *L'Eglise tolère le service militaire... dans les forces armées. Cela signifie que de votre plein gré, vous n'auriez pas le droit d'être soldat. Mais on vous y oblige, l'Eglise le tolère. Il n'y a donc pas de question de conscience à vous poser.* » J'eus l'impression que les deux hiérarchies, la militaire et l'ecclésiastique s'étaient mises d'accord dans mon dos. Surtout, pour la première fois de ma vie, j'eus clairement la preuve qu'il arrive à l'Eglise de faire le contraire de ce qu'elle prêche et ma blessure ne se referma pas : à Louvain, mon mémoire de maîtrise aura pour titre : « *La loi du 15 juillet 1889 ou la première incorporation des séminaristes dans l'armée.* »

Que dire de mes études sinon que je les ai aimées ? A Toulouse surtout, j'ai eu quelques maîtres d'exception. Les Rahner, les De Lubac, je les ai étudiés avec frénésie. Et plus tard à Louvain, Machiavel, Rousseau, Marx, Freud et bien d'autres. Les textes sacrés, au sommet de ma compétence, je les lisais directement en latin, en grec et en hébreu. Oui, cette sorte d'ivresse qui vous prend quand vous vous apercevez que votre zone de contact avec l'inconnu va augmentant à



mesure que s'agrandit votre champ de connaissances, je l'ai éprouvée.

Mais pour moi, l'essentiel était ailleurs. Le devoir de sainteté avait été inscrit dans mes gènes dès avant ma naissance et je devais devenir un autre Christ. Soit le passage obligé entre le ciel et la terre. Entre Dieu et les hommes. Je devais et me tenir au-dessus du commun des mortels et me rapprocher de Dieu, soit vivre comme un ange.

Sauf que si Dieu est tout et moi je ne suis rien, il n'est pas facile de s'occuper d'autre chose que de lui. Hormis la prière, toute activité humaine est au mieux une distraction, au pire une trahison. Si à chaque seconde, dans ma décision la plus minuscule, se jouent mon destin et celui de tous mes frères dans la foi (on appelle ça la communion des saints) le moindre détail de ma vie quotidienne est l'occasion d'un choix à la portée extrême. Dès lors le comble de la tragédie n'est pas dans le massacre de milliers d'innocents, la guerre ou la faim dans le

monde, il est dans ma manière de tartiner mon pain, me laver les dents ou enfiler mes chaussettes.

Comment s'en sortir ? C'est impossible, la bonne conscience, l'autosatisfaction, l'estime de soi sont autant de preuves de l'emprise du démon sur votre âme. Que faire alors ?

Se soumettre à une volonté étrangère, de préférence celle de vos supérieurs et toujours opter pour le plus difficile, le plus répugnant, le plus incompréhensible. La mortification volontaire est toujours la conduite la moins périlleuse. Et quoi que vous fassiez, vous resterez toujours bien en dessous de la perfection de votre modèle : Jésus, l'innocence suprême, c'est volontairement qu'il a pris un corps mortel et s'est offert en sacrifice pour vous sauver. Vous entendez, volontairement !

Mourir à moi-même pour que Dieu me remplisse voilà quel était mon idéal, avec la croix comme unique espérance. C'est le titre d'un cantique. Mes carnets intimes l'attestent, cet idéal sacrificiel sera longtemps le mien.

Il n'empêche, la résistance de la matière, la réalité de mon corps, les suées dans les champs, les bergeries et sur les terrains de foot, n'ont cessé de retenir mes pieds sur terre et d'empêcher ma définitive déshumanisation. J'ai longtemps eu honte de mes origines paysannes et elles m'ont préservé du pire. En ce temps-là, les travaux de la ferme étaient d'abord physiques et pendant toutes mes vacances, je m'y suis adonné comme un forcené.

Des questions légitimées et restées sans réponse

Mon irrévocable éviscération fut aussi entravée par mon premier amour. A la fin de mes études théologiques, un confrère et moi nous sommes aimés et avons couché ensemble. Lui essaya de s'en ouvrir à son confesseur; craignant sans doute d'entendre le pire, le saint homme s'interdit d'entrer dans les détails. Au vu de ce précédent, je me crus absous de rien confesser au mien. Ce bonheur ne pouvait être diabolique.



Giordano Bruno © DR

Surtout, il y avait le concile. Pour le dire en une phrase, ni les débats ni les textes adoptés ne m'apportèrent les réponses que j'attendais mais ils légitimèrent le sérieux des questions que je me posais. On l'a oublié mais Jean XXIII avait eu la prudence d'écarter le célibat des prêtres et le péché originel de l'agenda des discussions.

Tout au long de mes études, je me suis en effet demandé comment la hiérarchie et la majorité des catholiques

pratiquants pouvaient attribuer à leur Dieu les conquêtes et progrès de l'humanité qu'ils avaient de toutes leurs forces combattus. La liste de ces usurpations était impressionnante : liberté de conscience, démocratie, liberté de la presse, égalité homme/femme etc... sans oublier les vérités scientifiques que la papauté et tous ses partisans avaient tout aussi solennellement et durablement condamnées : ici encore, de Giordano Bruno à Darwin, en passant par Galilée, la liste était interminable. Et que dire de tous les grands noms de la littérature ou de la peinture mis à l'index et/ou excommuniés?

Le catholicisme me semblait avoir perdu la bataille culturelle et donc inadmissible sa prétention de détenir toute la vérité et tous les moyens utiles au salut de tous les hommes. Ses arguties et autres contorsions théologiques pour justifier son retard quasi systématique et ses bévues les plus grossières me semblaient insupportables et même risibles.



Quels sont donc les rapports de l'homme avec Dieu ? Le pouvoir de l'un diminue-t-il à mesure qu'augmente le pouvoir de l'autre ? Et qu'en est-il des relations entre l'Eglise et le monde, le corps et l'âme, le spirituel et le temporel, le rationnel et le révélé, la nature et la grâce ? Voilà les questions que je n'ai cessé de me poser tout au long de ma formation. Celles-là même que le concile disait vouloir résoudre mais je suis resté sur ma faim.

Ok, après la clôture, l'Eglise et le monde ne se regardaient plus en chiens de faïence mais entre eux, même si elles étaient plus indécises, il y avait toujours des frontières. Ce que je recherchais c'était l'abolition de toutes les frontières et autres distinctions entre le profane et le sacré, entre moi et moi. Non, on ne pouvait pas continuer à soutenir que, pour avancer dans la connaissance de l'univers, l'exploration de leur intimité et la création artistique, les peuples n'avaient rien fait d'autre que puiser dans les encycliques et les saintes écritures. En chaire, il m'est pourtant arrivé d'invoquer la principale innovation

théologique de Vatican II. J'ai parfois répété que « *scruter les signes des temps c'est recevoir de l'histoire et de l'évolution de l'humanité* ». Mais au fond de moi, je n'ai cessé de penser qu'au gré du rapport de forces, cette disponibilité pouvait servir à tout justifier. Au Chili, en 1970, certains chrétiens ont vu dans l'élection d'Allende l'annonce d'une libération et d'autres l'avis d'une persécution.

Paradoxalement, c'est dans une certaine interprétation de l'évangile, que ma soif de coïncidence a finalement trouvé de quoi se satisfaire : les frontières et distinctions qui m'entravaient, en se faisant homme, Dieu lui-même les avait abolies. Ce fut pour moi le fondement d'une spiritualité définitive. Cette découverte essentielle, c'est mon enfouissement dans les bidonvilles qui la rendra possible.

En 1965, je n'en suis pas encore là. Mais à Louvain, j'apprends à considérer ma religion comme une religion parmi d'autres et ne tarde pas à comprendre que je suis moi aussi un rouage et même un fonctionnaire de l'appareil clérical.

L'apparition d'un troisième homme.

Au fond de moi, je n'ai jamais accepté de jouer la comédie de la relation pastorale : si tuyauté par Dieu vous êtes déjà en possession de toutes les vérités, si vous connaissez le comment être juste et heureux, vous surplombez tous les simples mortels. Pour avoir l'air de chercher avec eux et plus facilement les séduire, vous devez soigneusement camoufler votre supériorité, vous mettre à leur niveau. Mais leur vérité la plus ultime, l'aboutissement de leurs recherches, rechutes et tâtonnements vous les connaissez d'emblée. Ce faire semblant, cette condescendance, m'ont très tôt dégoûté de moi-même et de ma fonction. Je ne les ai que très peu pratiqués.

En 1966, au mois d'Octobre, -j'étais encore à Louvain - dans la revue *Christus* (le numéro 52 se proposait de faire le bilan du concile), le jésuite François Roustang avait publié un article annonçant l'apparition d'un « troisième homme ». Celui-là, le langage de l'Eglise le touche si peu qu'il ne se soucie

plus d'être conservateur ou progressiste ; il a juste envie d'être authentique avec lui-même et avec son prochain ; il ne tourne ni le dos ni les talons ; ne conteste ni n'adhère. Simplement, il n'est plus concerné. On ne le voit plus. On ne l'entend plus. Disparu. Evaporé. Son expérience personnelle lui suffit et elle est irréfutable : par exemple, dans sa relation à sa femme, il y a plus de vérité, humaine, divine, satanique, comme on voudra, que dans l'absolution reçue d'un prêtre. L'indifférence du troisième homme n'est pas celle du survol, de la facilité ou de la distraction mais celle de la profondeur. L'humanisme chrétien savait comment parler au pécheur mais n'avait rien à dire à cet homme-là.

Ce texte m'a ébranlé et dans mon journal, j'ai ardemment recherché le comment et le pourquoi il fallait une Eglise aux croyants, une loi positive à la liberté chrétienne, une prothèse à la foi. J'ai dû remonter à l'autorité de Jésus, à sa volonté d'avoir un corps et des représentants. Mais justement, son corps et ses représentants, c'est quoi ? C'est qui ?

« *C'est nous ! ont décrété les successeurs des apôtres. Nous sommes ses légataires, ses continuateurs.* » Soucieux d'asseoir définitivement leur pouvoir, ils ont proclamé : « *Nous sommes Jésus en personne. Le passage obligé pour accéder à Dieu. Nous détenons le monopole de sa représentation ici-bas.* »

Et Dieu le père au jugement dernier, dans l'évangile, qu'est-ce qu'il dit aux justes et aux damnés ? Il dit, l'affamé, si tu l'as nourri, c'est moi. Je suis le prisonnier que tu as libéré. Le passant, le tout-venant, le quidam de préférence le plus anonyme et négligeable, c'est moi si tu prends soin de lui : « *Ce que tu as fait au plus petit, c'est à moi que tu l'as fait.* » A Rodez, aumônier du lycée Fabre, j'ai cessé de scruter le dogme et la morale catholiques pour centrer mon attention sur les adolescentes que je voulais aider à grandir : un changement radical de perspective.

En 1968, l'encyclique *Humanae vitae* vint confirmer mon pressentiment: le concile avait juste modifié l'emballage: le noyau dur du catéchisme était resté le même. Pour le pape Paul VI, le sentiment quasi unanime des fidèles et des théologiens – ils étaient favorables à la pilule-, n'était pas un « signe des temps » : les méthodes naturelles exceptées, aucun moyen contraceptif n'était praticable sans entraver et donc offenser l'interminable vitalité du créateur. Dans mon journal, je m'interroge pendant 4 pages serrées : « Pour laisser manifester l'intervention de Dieu, l'homme doit-il se retenir et s'amputer de sa capacité de prévoir ? » Dans le même genre, j'ai d'abord cru et proclamé que mon célibat était la preuve irréfutable de la totalité du don de ma personne au Christ. « *Excuse-moi, m'ont très tôt rétorqué plusieurs amies, mais si ton Dieu et moi sommes sur le même plan, alors ton Dieu c'est un minable.* » Il me fut de plus en plus difficile de les contredire. Ce brouillard, ces déceptions, ces doutes, je les ai traversés sur les ailes de ma vocation missionnaire : ok les vieilles chrétientés européennes sont épuisées et incapables de se réformer mais il suffit de regarder vers l'Amérique Latine pour trouver de vraies raisons d'espérer. Dans les années soixante, un vent de révolution soufflait sur l'ensemble du sous-continent. Depuis le 1er Janvier 1959,



l'ombre de Cuba y structurait la vie politique des différents pays. Ce jour-là, à la tête d'une bande de *guérilleros*, Fidel Castro avait pris le pouvoir à la Havane et sur « *le premier territoire libre d'Amérique Latine* » un « *homme nouveau* » était en train de naître. Surtout, avec Mgr Camara et d'autres, l'Eglise latino-américaine semblait sur le point de tourner le dos à son conservatisme. A Medellin (Colombie), en 1968, lors de la première réunion continentale des évêques, G. Gutierrez parla de la théologie de la libération. L'assemblée plénière vota « *l'option préférentielle pour les pauvres* » et dénonça la « *violence institutionnalisée* » qui opprimait tous les laissés pour compte. Ce texte - il s'en fallait de peu qu'il justifie la lutte armée - je l'ai cité mille fois.

« Les mille jours les plus remplis et heureux de ma vie »

Vue l'ampleur de mes perspectives et préoccupations, les malaises que les clercs européens étalaient dans les gazettes me semblaient à la fois justifiés et rachitiques.

La vieille boutique ne méritait pas autant de considération. L'avenir de la planète et du christianisme se jouaient ailleurs et j'y serais.

De passage à Paris, l'évêque de Talca (Chili) avait manifesté son « besoin » d'un aumônier universitaire et je m'étais précipité sur cette occasion depuis longtemps attendue.

Sur le chemin de Santiago, mon séjour à Cuernavaca me prouva que le catholicisme pouvait ne pas avoir peur de la modernité : rendez-vous compte : dans cette ville mexicaine, le prier du monastère bénédictin imposait à tous ses moines de se coucher sur le divan du psychanalyste ; l'évêque affichait ses convictions socialo-zapatistes et dans son Centre interculturel ouvert aux quatre vents du monde, Yvan Illich jetait les bases de ce qui deviendra l'écologie politique. Ce type m'a séduit.

Quand j'atterris au Chili (1969), le pays hésite entre deux révolutions ; la révolution en liberté de la démocratie chrétienne et la révolution socialiste et démocratique de l'Unité populaire conduite par S. Allende.

Encore une fois, ce fut une chance de me trouver là à ce moment-là. Les mille jours de l'Unité populaire ont été les plus remplis et heureux de ma vie.

Dans mon livre, je raconte en détail la liberté de m'inventer enfin une vie qui soit la mienne ; mes recherches à la Fondation Manuel Larraïn ; mes cours à l'université (j'y fus en 1972, le candidat de toute la gauche au poste de secrétaire général) ; l'organisation syndicale des employées de maison de la ville (il y en avait 3 000); les Chrétiens Pour le Socialisme (au plus fort de notre influence nous n'avons pas représenté plus de 15 % du clergé et des fidèles) ; le voyage à Cuba à l'invitation du *Lider maximo* ; les trois théologies (de l'oppression, du massacre et de la libération), qui se disputaient l'adhésion des catholiques, l'union et les divisions de la gauche et surtout pour mon présent propos, mon départ de l'évêché pour aller vivre dans un bidonville avec des étudiants ; nous rêvions d'entourer la cité d'un réseau

de communautés pour le socialisme. En ce temps-là, dans la *poblacion Arturo Prat* (j'en fus le vice-président) et le *campamento Che Guevara*, les yeux et les mains des plus pauvres étaient pleins d'espérance et la lutte était une fête. C'est là que la religion, ses rites, sacrements, processions ; disons toutes les occupations proprement religieuses sont devenues pour moi insignifiantes. Entre elles et le reste de la vie, ça n'était plus une question d'emploi du temps, de priorités ou de concurrence. C'était de plus en plus l'évidence d'une coïncidence. Tout se recouvrait. Une soupe populaire valait une messe. Une réunion de jeunes mères sans le sou égalait une révision de vie ou une étude biblique.

Abolie la distinction entre le temporel et le spirituel ! Le politique et le religieux fusionnaient. Le ciel et la terre s'emmêlaient. Aucun des deux termes du sempiternel divorce ne l'emportait sur l'autre. Ils se confondaient. Le génie du christianisme, c'était cela : une fois l'incarnation accomplie, on pouvait, au choix, affirmer que Jésus

c'est la mort de Dieu ou la divinisation de l'homme. En pratique, ça revenait au même, une insurpassable unité. A partir du moment où Dieu s'est fait homme, à partir du moment où mon prochain est la seule manifestation de Dieu qui me soit accessible, la boucle est bouclée. L'homme est pour toujours la chair de Dieu et Dieu n'a pas d'autre existence que celle-là. On le sait, les paroles de Jésus justifiant cette unité sont nombreuses : « *Quiconque aime est né de Dieu... etc.* »

J'ai dû me mettre bas moi-même

Mon évolution politico religieuse ne pouvait que m'éloigner du catholicisme dominant. Et d'abord de l'évêque : pendant qu'il allait en cachette visiter les patrons emprisonnés pour sabotage, je défilais avec les ouvriers pour exiger la nationalisation de leur usine. Quelques semaines avant le coup d'état, il me mit à la porte de son diocèse. Je lui envoyai ma demande de réduction à l'état laïc (j'appris plus tard qu'il ne l'avait pas transmise au pape). Son refus de renouveler les attestations indispensables à la prolongation de mon titre de séjour provoqua mon adhésion à la Gauche Chrétienne (une composante de l'Unité populaire) et mon départ pour Santiago la capitale.

C'est là que je me trouvai le jour du coup d'état. Tout cela a été mille fois raconté et montré. Très vite, à la radio, à la télé, en boucle, le message suivant : « *Les personnes dont les noms suivent sont priées de se présenter aux nouvelles autorités ; si, elles ne l'ont pas fait dans les deux heures qui viennent, elles seront exécutées à l'endroit où on les trouvera.* » Je me suis déguisé, muni de faux papiers et caché. L'ambassadeur de France est venu me chercher dans ma planque ; il m'a enfermé dans le coffre de sa voiture et introduit dans l'ambassade.

Un dernier mot : sous la dictature, étant le seul espace de vie sociale non militarisé, l'Eglise a plus que jamais prospéré : ses séminaires, ses mouvements, ses œuvres paroissiales ont connu une vitalité inédite. Cette prospérité m'est longtemps



restée en travers de la gorge : finalement ma « sainte mère » avait bien calculé son coup en bénissant celui des généraux. Mais encore une fois la preuve était faite : la religion ne pouvait s'épanouir que sur les décombres de la démocratie. Progressivement je me suis rendu à cette autre évidence : donner sa vie peut être une manière vertueuse de s'en débarrasser; surtout si on le fait pour prouver la supériorité de son Dieu. Apprendre à vivre humainement est bien autre chose. J'ai dû me mettre bas moi-même

Ce que je crois, c'est encore une fois que depuis Jésus, je n'ai que l'homme et ce bas monde pour rencontrer et reconnaître Dieu. Le dogme le plus sacré du christianisme offre la porte de sortie de toutes les religions. S'il existe, Dieu est partout et nulle part, il existe et n'existe pas. Il est visible et invisible. Il est tout et son contraire. S'il existe, les religions ne lui pas rendu de grands services. Elles ne sont tolérables qu'affaiblies par les sacrés démocratiques que les peuples eux-mêmes sont capables de produire pour les besoins de leur vivre ensemble.



Pour le dernier anniversaire de ma femme, j'ai fabriqué une armoire à bijoux. Elle est en chêne massif. A l'intérieur, derrière la vitrine, entre autres systèmes de suspension (dont un fil de fer barbelé), on peut voir un crucifix sur lequel j'ai enfoncé trois clous supplémentaires : deux pour des pendants d'oreille et le troisième pour un collier. Jamais je n'étais allé aussi loin dans mon désir de subvertir cet instrument de supplice en source de beauté et de plaisir. □ **Charles Condamines**

1. « *J'étais prêtre et ne suis plus chrétien* », éd. L'Harmattan, 250 p. 25 euros. Cf. aussi mon site internet : charlescondamines.com, Cf. aussi « *L'Eglise catholique au Chili* » L'Harmattan, 1978 (c'est le résumé de ma thèse de doctorat). On peut aussi consulter divers articles dans *Esprit*, *La Revue Nouvelle*, *Testimonianze* etc... Les textes publiés au Chili sont en espagnol et peu accessibles. Au lendemain du coup d'état, le fonds documentaire de la Fondation Larraïn a été brûlé.